

LES COULEURS DE L'AVENIR

Sheroes 1950

Jean REBILLAT



ARMADA

198 Jordanie

Du même auteur :

La dernière traversée - Editions Libertaires

Retrouvez nous sur internet

www.editions-armada.com

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Jean RÉBILLAT

LES COULEURS DE
L'AVENIR

*Pour Kevin , qui a cru le premier
en cette aventure.*



Éditions
ARMADA

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.



© Jean RÉBILLAT & Éditions *ARMADA* 2014
Couverture : Michel BORDERIE

Partie 1 :

Montana

Chapitre 1

LA TEMPÊTE BALAYAIT LA MONTAGNE au-dessus de la vallée de la Bitterrot et un long panache d'un blanc immaculé tournoyait autour de McDonald Peak. La ville dans le creux se blottissait en frissonnant de froid sous une neige grisâtre. Malgré le gel, la fumée des cheminées montait de peu de maisons. L'hiver était rude cette année et la proximité du front avait fait partir la plupart des habitants vers le Sud, en Californie ou même jusqu'au Mexique.

Leotie jeta un dernier regard dédaigneux sur la capitale du Comté. Elle méprisait ces Blancs et ces Noirs qui avaient envahi sa contrée, imposant leurs lois et leur façon de vivre. Ils avaient voulu effacer une société qui existait avant leur arrivée, avec ses codes, ses règles... Et maintenant que le danger menaçait, ils fuyaient, allant porter leur sale civilisation ailleurs. Ici, le mal était fait, depuis plusieurs générations déjà. Ses frères Sioux et Navajos étaient pervertis, rongés par les maladies et l'alcool, abîmés par l'appât de l'argent et la vie facile des villes. Des guerriers devenus troupeau, menés à l'abattoir par leurs envahisseurs. Qu'ils gèlent tous !

Se redressant, elle lança sa monture à l'assaut de la montagne. La longue natte de ses cheveux noirs flottait dans son dos, nettoyant la pelisse qui lui couvrait les épaules des flocons qui s'y déposaient. Elle se tenait fièrement sur l'animal, montant à cru, avec juste un tapis de selle comme une vraie Sioux. Des talons de ses bottes de cuir fourré, elle pressa la jument. La bête frigorifiée renâcla,

mais, en se réchauffant, retrouva son rythme habituel. Les sabots faisaient voler des cristaux dans l'air figé du matin, chaque pas résonnant en échos étouffés de part et d'autre de la vallée.

Le regard de la cavalière balaya le paysage, ses yeux marron scrutant la neige fraîche. La surface blanche du chemin était vierge de traces. Plus personne ne venait par ici, les anciennes croyances étaient perdues, raillées. Elles ne subsistaient que dans les livres d'histoire et la mémoire de quelques chamans, des vieillards perpétuant tant bien que mal les gestes ancestraux.

Fermant les yeux, l'Indienne laissa son pouvoir la guider pour éviter les plaques de glace cachées sous la neige, les pierres traîtresses et les trous risquant de les faire chuter dans le précipice qu'elles longeaient. Sous la pression de ses cuisses, la jument avançait en phase avec sa cavalière. Depuis longtemps, l'esprit de Nuage n'avait plus de secrets pour la jeune femme. Lorsqu'elles galopaient, elles ne faisaient qu'une, pensée unique empli du plaisir de la course.

Leotie aimait communier ainsi avec le monde sauvage, loin des hommes et des machines bruyantes et puantes. Elle sentait autour d'elle les plantes et les animaux se recroqueviller sous le gel, toute la région se régénérer sous la morsure du froid. L'année nouvelle qui s'annonçait serait sombre et fatale à nombre d'humains. Ce n'était pas une raison pour que la nature ne profite pas de l'hiver pour faire peau neuve, nettoyer la surface de la Terre des malades et des faibles avant de laisser la sève et la vie revenir au printemps.

Mais aujourd'hui, les pensées de la jeune femme étaient ailleurs. Elles plongeaient dans le passé, triant les souvenirs et les sensations de son enfance, cherchant celles qui serviraient de support à sa méditation. Elle se

préparait à la rencontre annuelle, à ce pèlerinage qu'elle faisait immanquablement à la date anniversaire de la mort de son grand-père. Là-haut, sur le petit plateau du cimetière indien, les restes du vieux chaman avaient été offerts aux esprits voilà maintenant six ans et son âme était partie chevaucher des plaines toujours vertes.

Pour elle, tout avait commencé neuf années plut tôt... Elle avait vécu en 1941 la pire année de sa vie. Son père Sioux tué dans l'attaque de Pearl Harbor, sa mère Navajo qui mourrait de chagrin quelques mois plus tard... Elle s'était réfugiée dans les bras de son grand-père, se plongeant dans le chamanisme comme pour exorciser ce monde qui devenait fou et lui arrachait ceux qu'elle aimait. Mais la série noire n'était pas finie. Et en plein milieu de l'hiver 1944, elle dut accompagner le vieux chaman dans son voyage vers les plaines des ancêtres. Elle avait eu l'impression de le voir prendre son envol, quitter le corps abandonné aux oiseaux et aux intempéries. Son cœur avait été empli de foi, débordant de bonheur pour celui qui allait vivre éternellement heureux.

Elle revenait chaque année ici. Elle avait besoin de ce rituel, pour raccrocher sa foi, pour s'ancrer dans ce monde de plus en plus dur. Les restrictions, « l'économie de guerre » comme disaient les speakers à la radio, pesaient sur leur petite tribu. Alors, elle venait se ressourcer dans le vieux cimetière, rechercher les mânes de son grand-père. Elle avait toujours eu la sensation qu'il revenait chaque fois, qu'il attendait cette rencontre rituelle. Elle, en tout cas, avait besoin de cette source d'énergie pour tenir bon, pour ne pas craquer et fuir face à la mort, à cette horreur qui arrivait du nord et menaçait la terre de ses ancêtres. Pour se préparer à la lutte à venir.

Cette année, elle en était sûre, la communion serait plus forte, plus puissante. Avec ce pouvoir qu'elle sentait

enfleur au fond de sa poitrine, cet échange d'énergie avec la vie autour d'elle... Tout ce que lui avait enseigné le vieux sage avait pris corps depuis l'été dernier. Elle était devenue une véritable chamane, capable de miracles et d'actes dignes des plus vieilles légendes.

Elle savait bien qu'elle n'était pas la seule à être ainsi transformée, à disposer de pouvoirs inaccessibles au commun des mortels. Depuis plusieurs années, des gens se découvraient soudain dotés de capacités hors du commun. Ils étaient très peu à subir de telles métamorphoses, mais leur puissance avait bouleversé le monde. Si le Docteur Chiang n'avait pas réussi à construire ses samouraïs sans âme, qui pouvait dire si le Japon aurait pu poser le pied en Amérique ? Et si les savants fous d'Allemagne n'avaient pas eu l'idée de fabriquer leurs ÜberMenschen, Hitler aurait-il envahi l'Angleterre et conquis toute l'Europe ?

Aux USA aussi, des hommes et des femmes avaient acquis de tels pouvoirs, mais la plupart se cachaient ou utilisaient leur puissance dans un but lucratif. Les Blancs de ce pays, comme les Noirs, ne visaient que leur intérêt personnel. Ils restaient isolés, ne voyant pas la nécessité de faire front commun. Les premiers à avoir maîtrisé leurs capacités en avaient abusé. Ils s'étaient montrés imbus de leur force, ambitieux ou tout simplement corrompus. Au point que la plupart des gens normaux les avaient très vite rejetés, mis à l'écart lorsqu'ils n'avaient pas été pourchassés.

Elle aussi avait eu peur, au début, de cette différence qui la frappait, cette fracture d'avec ses frères humains. Elle avait caché son état, gardant jalousement le secret de cette nouvelle puissance qui s'installait en elle. Elle avait même tenté de la nier, de l'effacer de son esprit. Mais, rapidement, elle avait compris que ce qui lui arrivait était dans l'ordre des choses, que son grand-père l'avait pressenti.

Le vieil Indien n'avait pas eu beaucoup de temps pour l'initier aux rites ancestraux, mais il lui avait appris les vrais noms des éléments, les histoires des siècles passés. Sans qu'elle en ait conscience, il l'avait préparée à sa transformation, lui avait donné les moyens de maîtriser cette puissance qui l'habitait maintenant. Lorsque les animaux avaient commencé à lui parler dans ses rêves, elle avait aussitôt cherché à la nier, à la repousser. Mais l'enseignement était ressorti, revenu à sa mémoire, cinq ans après la mort de son mentor...

Elle avait repris les instruments du vieil Indien, avait suivi seule les rites antiques, s'était laissé posséder par la nature, avait communiqué avec le monde, découvrant combien l'interaction avec les forces élémentaires lui était facile. Elle avait accepté le don et depuis elle se sentait plus entière, plus pleine, une femme prête à affronter son destin. Même si cela signifiait une déchirante solitude, un masque qu'il lui fallait présenter à chaque fois qu'elle rencontrait un de ses frères.

Avec un dernier effort, Nuage se hissa sur le plateau rocheux. Leotie la laissa avancer encore un peu, jusqu'au centre de l'espace plat. Puis elle sauta à terre, soulevant une minuscule tempête de neige sous ses pieds. En souriant, elle projeta sa pensée et se mit à jouer quelques instants avec la substance poudreuse et malléable, modelant le tourbillon et faisant miroiter les cristaux qui scintillèrent dans le pâle soleil du ciel d'hiver. Puis elle laissa le tout retomber au sol.

Elle sentait la force de la Terre-Mère autour d'elle. Le lieu n'avait pas été choisi au hasard par les Anciens. L'énergie pulsait sous ses pieds, tournoyait dans les airs, l'enveloppait comme une chaude couverture. Elle pressentait qu'elle pourrait faire des miracles avec la puissance disponible ici. Elle fit une courte prière pour les chamans

qui l'avaient précédé, qui avaient officié sur ce lieu, puis parcourut le petit plateau des yeux.

Derrière elle, la montagne dominait le paysage, lui offrant sa force et sa tranquillité. En face, dans l'axe de la rivière, le regard portait loin au nord, jusqu'à Polson et son lac. Mais la vue ne montrait rien des horreurs cachées au-delà de l'horizon, dans le blizzard. Là-bas, les hordes de samouraïs qui avaient décimé tout l'Alaska se préparaient à envahir le Montana, puis tous les États-Unis. Des forces soutenues par les pouvoirs de leurs leaders, transcendées par une intense volonté de destruction et de domination.

Au-dessous d'elle, loin au fond de la vallée, une longue file de camions militaires remontaient vers les rives gelées du Flathead Lake. Ils roulaient au pas derrière un engin de déneigement, avançant vers le front et la fragile ligne de combattants qui protégeait encore leur patrie. Déjà, l'ennemi était entré sur le territoire. Les comtés de Lincoln et de Glacier étaient conquis, ainsi que la moitié de celui de Flathead. On se battait dans les faubourgs de Kalispell et le comté de Pondera ne tiendrait pas longtemps, d'après la radio. Le Montana était perdu, malgré les renforts qui arrivaient par convois entiers. Ces hommes, à moitié gelés dans les camions sommairement bâchés, allaient vers une mort atroce.

Leotie ne les aimait pas, ces descendants des tuniques bleues qui avaient massacré ses ancêtres et détruit les tribus libres. Pourtant, elle leur souhaitait bonne chance, admirant le courage de ces humains ordinaires qui seraient bientôt confrontés à l'irrationnel. Elle avait vu quelques images et lu des articles sur les combattants japonais, leur absence de sentiment. Ni peur ni miséricorde... Ils ne battaient pas en retraite et ne faisaient aucun prisonnier, ne laissant rien de vivant derrière eux, ni hommes ni bêtes. Ils étaient une insulte à la mère Nature !

Un peu en retrait des véhicules militaires, deux camions ornés d'une croix rouge avançaient doucement, dérapant dans les ornières à demi gelées tracées par le lourd convoi. Elle se sentait attirée par cette croix, par ces gens qui, au mépris de leur propre sécurité, ne cherchaient qu'à sauver des vies alors que tout le monde s'entretenait autour d'eux. Des sortes de chamans modernes, avec leurs rituels et leurs potions, leur symbolique nouvelle. La magie des Blancs... Elle fit un léger signe de la main, un salut fraternel en signe de respect. Puis elle s'assit, ferma les yeux et rechercha le contact avec l'esprit de son aïeul.

Annie s'accrochait quand elle y arrivait au tableau de bord de l'ambulance. Elle était secouée dans tous les sens, les fesses endolories par le siège du véhicule militaire. Elle serrait les dents, le regard rivé sur la route enneigée. Malgré le froid autour d'eux, elle était en sueur sous son manteau de fourrure. Encore une fois, le chauffage était bloqué à fond, mais cela ne la dérangeait pas vraiment. Elle était trop occupée à éviter les chocs, à rester assise.

Il y avait des moments où elle regrettait de s'être engagée. Sa place n'était pas ici. Elle était née pour évoluer dans la haute société, avait été élevée pour épouser un sénateur ou un gouverneur... Mais elle s'était sentie obligée de signer, même si cela avait brisé le cœur de sa mère. Elle ne pouvait pas rejeter ce qu'elle était ; ignorer son don. Elle pouvait tellement offrir à ceux qui souffraient. Plus que du réconfort, elle pouvait les soigner, voire les guérir.

Elle aurait toutefois préféré rester au centre de soin de Helena. Elle y avait pris ses habitudes et pouvait fréquenter des gens de son rang. Mais elle avait reçu des ordres auxquels elle ne pouvait pas désobéir. Elle était mutée là-haut, à Polson, tout près du front, dans une zone dangereuse.

Elle serait entourée d'hommes du commun, loin des siens, de ces pairs qui savaient se conduire en gentlemen et soutenir une conversation sensée. Les gens qu'elle avait appris à fréquenter depuis son plus jeune âge...

Elle poussa un cri aigu lorsque l'ambulance bondit par-dessus une pierre cachée sous la glace. Elle faillit frapper le pare-brise, mais réussit à se retenir. Chose menait pourtant l'engin aussi doucement que possible, restant tout le temps dans les traces du convoi. Mais la route sinuait et les virages n'étaient pas toujours aisés à négocier. À plusieurs reprises, ils avaient frôlé la chute dans la rivière en contrebas. Si seulement il regardait plus souvent la piste et moins les formes de sa passagère ! Il pouvait rêver autant qu'il le souhaitait... Le brancardier était mignon, certes, mais n'était pas de son univers et vraiment pas son type. Pauvre, maigrichon, boutonneux, imberbe... et plus jeune qu'elle.

Elle posa ses mains à plat sur ses cuisses, essayant de penser à autre chose qu'au froid qui les menaçait, tout autour du véhicule, aux dangers de la route. Le tissu du pantalon était lisse et soyeux sous sa paume, loin de celui, rêche et mal coupé, des treillis officiels de l'armée. Elle détestait cet uniforme, l'idée même de porter un pantalon l'horrifiait presque autant que le froid. Mais la jupe longue officielle était tellement banale, si peu adaptée à sa personnalité et trop légère pour le temps glacé qui balayait le Montana.

La tenue qu'elle portait ressemblait aux uniformes militaires, comme une robe de haute couture à une robe de supermarché. La différence était à peine visible, mais l'ensemble était bien coupé, réalisé sur mesure, dans un tissu digne d'elle. Elle soupira. Avec le prix qu'avait demandé la couturière, elle aurait pu acheter ce camion. S'engager dans l'armée obligeait parfois à des sacrifices.

Elle plissa ses yeux bleu turquoise pour scruter la piste devant eux. La file de camions s'était immobilisée sans qu'il soit possible, entre les fumées des échappements et les tourbillons de neige, de savoir pourquoi. Leur ambulance tangua et se braqua tandis que Chase freinait doucement. Ils s'arrêtèrent à moins de deux mètres du véhicule qui les précédait, lui aussi à moitié en travers du chemin. Le conducteur se laissa aller contre le dossier, les mains derrière la nuque, heureux de pouvoir faire une pause.

– Je pense qu'il faudrait descendre pour voir ce qui se passe.

– Attends... Tu.. Non ! Tu veux que je sorte ? Par ce temps ?

– Hé ! Je viens de conduire pendant plus de trois heures sans jamais me plaindre, moi. Et il y a sûrement encore une paire d'heures avant d'arriver au camp. Je ne vais pas risquer un rhume pour que Mademoiselle reste au chaud.

Elle grogna, mais ouvrit la portière. Aussitôt, une bourrasque glacée s'engouffra dans l'habitacle en saupoudrant le tableau de bord de cristaux de neige. Le temps que la jeune femme referme la porte, ils commençaient déjà à fondre. Elle resserra son long manteau de fourrure immaculée pour conserver un peu de chaleur.

Elle enfonça son bonnet d'hermine sur sa chevelure blond platine et marcha d'un pas assuré vers les soldats descendus griller une cigarette. Ils devaient geler dans leurs uniformes, mais semblait heureux d'avoir pu échapper, pour quelques minutes, à la pénombre des bâches opaques. Ils la regardèrent arriver de cette démarche ondulante qu'elle avait tant travaillée. Elle aimait faire cet effet-là. Elle se sentait tellement femme devant les mines ébahies et les regards qui la scrutaient. Elle leur sourit en les dépassant, laissant leurs yeux

glisser sur ses hanches et descendre le long de ses bottes fourrées. Ah, l'imagination des mâles...

Elle remonta encore trois transports de troupes avant de voir l'accident. Le camion était renversé en travers du chemin, la cabine encastrée dans le fossé. Il s'agissait d'un véhicule de matériel ne transportant pas d'hommes. Trois soldats sortaient avec précaution le chauffeur blessé de l'habitacle endommagé. Elle s'approcha, faisant attention à ne pas glisser sur la neige traîtresse.

Elle était encore à plusieurs mètres quand elle ressentit les premiers symptômes. Des côtes cassées, oui, deux ou trois... Une jambe aussi, le tibia, mais le bras droit n'était que foulé. Rien d'irréparable, si elle pouvait rester seule quelques minutes avec le blessé. Il perdait du sang, son fémur ayant déchiré une large veine. Une hémorragie interne, pas vraiment dangereuse, mais assez, avec ce froid, pour le plonger en hypothermie d'ici peu. Sans elle, il était fichu. Elle se précipita sans plus faire attention. Elle glissa, mais se rattrapa à l'épaule d'un soldat.

Celui-ci se retourna, surpris, prêt à réprimander celui qui venait de le bousculer. Quand il se trouva face au sourire d'Annie et à ses grands cils, il resta muet, bouche ouverte.

– Un brancard ! Amenez-moi un brancard, vite...

Elle le poussa vers le convoi avant de descendre dans le fossé. Il partit en sprintant sur trois mètres, stoppa pour la regarder encore une fois, manqua de s'étaler. Puis il s'élança vraiment vers le camion le plus proche.

Allongé sur une couverture, le blessé respirait difficilement, son visage bleuisant de seconde en seconde. Son regard devenait vitreux et ses lèvres blanches. Elle ne pouvait plus attendre, tant pis pour les spectateurs. Elle se mit à genoux près du soldat, frissonnant de la morsure du gel au travers de ses vêtements. Elle saisit une main glacée

dans la sienne, prit une grande inspiration et ferma les yeux.

Le froid la frappa aussitôt, broyant son esprit, tentant de l'entraîner avec l'homme mourant dans le tourbillon de l'oubli. Elle voyait la vie fuir, quitter le corps... l'emporter aussi. Bizarrement, elle ne ressentait aucune peur. Elle se sentait plus forte, plus puissante que d'ordinaire, comme si le lieu l'alimentait de son énergie. Une telle force l'alarma quelque peu et faillit la faire renoncer.

Mais il avait besoin d'elle, un besoin vital. Elle se racla la gorge et reprit ses efforts. Cette fois, tout se passa comme elle s'y attendait. Le mal qui tuait le blessé lui apparut, comme un ruisseau pollué qui s'écoulait sans frein. Elle remonta le flux, cherchant le point focal, le centre de la blessure. Elle *voyait* la jambe brisée, *touchait* les chairs meurtries, le tibia fracturé. La veine palpitait juste devant elle, ses parois déchirées par une esquille d'os. En pensée, elle repoussa le morceau osseux, le forçant à reprendre sa place, à se ressouder.

Puis elle laissa ses sens recoudre la plaie interne, soignant les tissus blessés et assistant le cœur qui peinait à la tâche. Elle se demanda jusqu'où elle pouvait aller sans que les soldats autour d'elle remarquent la miraculeuse guérison de leur ami. Elle pouvait terminer de ressouder les os, le guérir si bien qu'il n'en garderait aucune séquelle. Ce n'était qu'une question de concentration et de temps. Mais ce serait aussi se dévoiler...

Les hommes qui la regardaient opérer étaient des soldats normaux, des âmes simples. Pour la plupart d'entre eux, toutes les personnes disposant de pouvoir devaient être maléfiques, issues des expériences interdites des nazis et des Japonais... Ou des monstres qui ne méritaient pas le nom d'humains. L'armée des États-Unis était en guerre, elle luttait contre des forces surnaturelles, des

choses inhumaines et invincibles. Ils en étaient conscients et bien souvent, les vrais Américains ne se posaient pas de questions : un bon mutant était un mutant mort...

Cela expliquait sûrement pourquoi les Allemands et les Japonais avaient trouvé le moyen de se servir des pouvoirs et pas les Américains. On disait que dans la Grande Allemagne chaque déviant était enrôlé dans les forces armées du dictateur, qu'ils y étaient traités avec égard. Les dirigeants de l'Europe savaient utiliser toutes les ressources, en tirer le meilleur ou le pire...

Les Japonais et les Russes avaient fait de même. Mais les troupes moscovites de loups-garous n'avaient pu sauver la Russie lorsqu'elle s'était retrouvée prise en étau entre la Chine et l'Allemagne. Ils avaient été balayés, non sans avoir tellement affaibli la Chine qu'elle s'effondra à son tour face aux Japonais. On disait que Chang-Kai-Chek s'était réfugié quelque part en Afrique, laissant les États-Unis seuls face aux deux menaces qui les serraient en tenaille. Sans l'apport de tous les mutants, Annie doutait qu'ils puissent résister... Et l'unité semblait bien loin.

Elle se releva, brossant ses genoux pour en faire tomber la neige. Elle regarda le visage du blessé. Il avait repris un peu de couleurs et était maintenant hors de danger. Pour lui, la guerre était finie, il ne défendrait pas le Montana contre l'envahisseur nippon ! C'était certainement mieux pour lui.

Deux soldats arrivèrent en courant, apportant une civière. Elle accompagna le blessé tandis que ses camarades le transportaient vers l'abri de l'ambulance, en queue de convoi. Alors qu'elle marchait près des brancardiers, elle entendit un grondement sourd venant du nord, un rugissement traversant le ciel. Elle leva les yeux et scruta les nuages.

Deux Flying Rangers apparurent soudain, piquant vers eux à pleine vitesse de leurs réacteurs. Sans les traînées

de propulsion, leurs armures volantes auraient été indiscernables sur le gris métallique du ciel hivernal. Ils se posèrent quelques instants plus tard juste devant le camion, faisant fondre la neige sous les jets des moteurs.

Annie, comme tous les autres, les regarda approcher du véhicule accidenté de leur étrange démarche saccadée. Elle avait du mal à les quitter des yeux. Ces deux hommes étaient comme elle, des êtres différents, dotés de capacités de symbiose avec leur équipement. Le lourd blindage de leur armure leur donnait un air de robot. Le casque qui leur protégeait la tête cachait entièrement leur visage. Ils restaient mystérieux, inaccessibles. Plus vraiment des humains, mais plus que des machines... On disait qu'ils étaient une petite dizaine, qu'ils savaient aussi bien voler que combattre et qu'ils ne reculaient pas plus que les samouraïs japonais.

Elle soupira. Ils étaient acceptés en tant que combattants par les autres soldats, ayant démontré leur efficacité et leur attachement à la patrie. Pourtant, personne ne connaissait leurs visages et leurs identités étaient tenues secrètes. Lorsqu'ils retiraient leurs exosquelettes, ils devenaient des anonymes, des hommes que rien ne pouvait différencier des autres. Des mutants qui se cachaient. Comme elle... Elle grinça des dents. La différence était qu'ils n'étaient pas isolés, ils formaient une équipe. Quant à elle, elle n'avait personne avec qui parler, personne qui puisse comprendre et accepter ses pouvoirs...

Elle se détourna et monta dans l'ambulance. Nerveusement, elle sangla le blessé, profitant d'être seule avec lui pour se calmer et légèrement améliorer son état. Dehors, elle entendit rugir les servomoteurs des Rangers tandis qu'ils sortaient l'épave du chemin. Dix minutes plus tard, le convoi repartait, avec son lot de glissades et de secousses.

Leotie avait été tirée de sa méditation par l'arrivée des deux pilotes. Le grondement de leurs propulseurs l'avait ramenée dans son corps, l'arrachant au songe qu'elle faisait en totale communion avec la nature environnante. Elle ouvrit les yeux et fixa les deux points qui traversaient le ciel en direction du convoi immobilisé. Voilà tout ce que savaient faire les Blancs... Se perdre ou s'embourber sur les pistes des territoires Sioux !

Maintenant qu'elle retrouvait l'usage de ses membres, le froid la saisissait. Elle secoua la couverture dont elle s'était enveloppée, laissant s'envoler les cristaux qui la recouvraient. Elle se releva, s'approchant à pas lents du bord du plateau, fixant un point qui courait sur la neige, là-bas parmi les camions arrêtés plus ou moins en ligne sur la route.

Aussitôt, elle sentit une énergie s'agiter en elle, se tendre vers le lieu de l'accident. Elle eut l'impression que son cœur bondissait hors de sa poitrine, la tirait vers le vide, en direction de la vallée enneigée. Une chaleur l'envahit, repoussant le froid, lui donnant l'illusion de flotter au-dessus du sol. Cela n'avait rien à voir avec la Terre-Mère, elle en était sûre, pourtant ses sensations ressemblaient beaucoup à la communion qu'elle venait de vivre.

Elle ferma les yeux, mais la pression persista, s'amplifiant même. Poussant un lourd juron en anglais, elle fit demi-tour et se força à marcher en direction de sa monture. Chaque pas lui coûtait, une force la retenait, l'attirait vers la vallée. Puis, soudain, elle eut le sentiment d'être libérée, comme un élastique qui casse. Soulagée, elle alla reprendre les rênes de la jument. Celle-ci avait trouvé un abri contre le vent. Elle paissait sous un surplomb rocheux, fouaillant un sol où une herbe jaune et cassante dépassait d'une fine couche de neige.

L'arrivée des hommes d'acier avait brisé le charme qui régnait sur le coin de montagne. Elle les entendit atterrir, là-bas, parmi les blancs perdus et gelés. La puissance de la terre était toujours là, mais les machines volantes en avait terni l'éclat, l'avaient souillé de leur bruit et de leur goût de métal. Il faudrait au moins une bonne nuit avant que les énergies ne se reconstituent. Sautant d'un bond sur le dos de Nuage, elle lança un dernier regard sur le vieux cimetière, se promettant de revenir, bientôt, si le temps le permettait.

La descente fut lente, longue et dangereuse. La monture comme sa cavalière furent soulagées en voyant en contrebas les toits du motel de l'oncle Tatanka. Leotie tiqua en apercevant la jeep garée devant l'entrée du magasin, une étoile blanche peinte sur le capot. Un militaire... Que venait-il faire ici ? Voulait-il enrôler son cousin Enapay ? Non, ce serait cruel ! Le jeune homme avait à peine dix-huit ans. Elle préférerait partir à sa place plutôt que de laisser le seul héritier mâle de la famille mourir à la guerre.

Ou alors ? Était-ce un haut gradé monté de la plaine pour prendre sa dose de frissons ? Elle était reconnue comme guide. Les chasseurs qu'elle accompagnait revenaient souvent avec des trophées magnifiques. Ils abattaient parfois un dix-cors, un vieux loup ou même, s'ils payaient assez, un énorme grizzly. Toujours des proies âgées, ayant fait leur temps et qui allaient bientôt mourir de faim ou de froid. Leotie leur offrait une fin plus rapide et honorable, dans un dernier combat contre le prédateur ultime, celui qu'ils ne pouvaient pas vaincre : l'Homme Blanc... Était-ce mal ? Elle ne le croyait pas, pas vraiment.

En tout cas, ses employeurs aimaient partir avec elle. Elle les emmenait, les obligeait à courir la montagne, suivre des pistes oubliées à la poursuite de trophées

presque insaisissables. Ils se terraient au fond de leur tente en entendant les carnivores rôder autour du campement la nuit... Puis elle les laissait affronter l'animal, l'abattre parfois à bout portant, ayant l'impression d'avoir risqué leur vie. Ils repartaient la plupart du temps avec un peu plus de respect pour cette région, sa faune... et ses habitants.

Elle dirigea Nuage vers l'écurie, mais avant qu'elle n'entre pour bouchonner sa monture, Enapay sortit du magasin en courant vers elle. Il avait les joues rouges et paraissait surexcité.

– Leotie ! Leotie, tu as de la visite !

Il se saisit de la longe de la jument et repoussa sa cousine.

– Vas-y, je m'occupe de Nuage. Je ferais bien attention, ne t'inquiète pas.

– Mais qui est-ce ? Je n'attends personne et, avec ce temps, je ne peux pas emmener un peau-blanche dans la montagne. Je serais accusée de sa mort lorsque je reviendrais seule...

– Vas-y, je te dis. Dépêche-toi !

Elle laissa à regret son cheval aux soins de son cousin et se dirigea d'un pas lent vers la porte d'entrée. Elle poussa le lourd battant de bois brut, une des fiertés de son oncle qui l'avait construit lui-même dans le tronc d'un arbre centenaire. Comme toute la bâtisse, elle témoignait du savoir-faire de ceux qui avaient autrefois habité ces terres. Des Sioux, mais aussi des trappeurs et des bûcherons, vivant en bonne intelligence.

À l'intérieur, il ne faisait pas chaud, mais à côté de la température extérieure, Leotie eut l'impression d'entrer dans un sauna. La pièce était presque obscure, les volets étant tirés pour garder la chaleur. Deux ampoules électriques répandaient à deux mètres autour d'elles une chiche clarté jaune. Petit, sombre et humide, ce lieu plaisait quand

même à la jeune Indienne qui y avait vécu ses meilleurs moments en famille.

L'oncle Tatanka se tenait derrière le bar. Face à lui, un militaire tournait le dos à Leotie, sirotant un verre de whisky. Il portait une lourde pelisse d'aviateur, adaptée au froid de la montagne. En entendant la porte se refermer, il se retourna doucement et détailla la jeune femme des pieds à la tête avec une moue appréciatrice.

L'homme était de taille moyenne, râblé. Malgré ses cheveux rasés, il était indéniablement d'ascendance indienne, du sang sioux courait sûrement dans ses veines. Un renégat ! Un Indien passé à l'ennemi, collaborant avec les forces des Blancs et de leurs valets Noirs qui avaient dépossédé les tribus de leurs terres ! Elle grogna un bonjour dédaigneux tout en s'approchant du bar, le plus loin possible du pilote. Il la suivit des yeux et elle le surveilla aussi.

Elle avait l'impression qu'il émanait de lui une froideur, une dureté métallique, une aura désagréable et un peu dégoûtante. Elle frissonna et se glissa derrière le comptoir pour se servir une tasse de café chaud.

L'oncle Tatanka se racla la gorge et s'approcha de Leotie.

– Leotie, ma petite Fleur des Prairies... J'aimerais que tu écoutes ce que va te dire notre frère, c'est important.

– Ce n'est pas mon frère ! Cet homme est la honte de notre peuple ! Je ne veux rien avoir à faire avec lui...

– Je crains que tu n'aies pas réellement le choix, jeune fille. Et ce ne sera pas en jouant à la fillette capricieuse que tu arrangeras les choses... Ce soldat est un héros, il se nomme Gregory Boyington. C'est un pilote émérite de notre armée et...

– Je sais qui il est. Il a participé à la bataille du Pacifique et a gagné plein de médailles. Des bouts de métal

offerts par ces messieurs de Washington en remerciement d'avoir risqué sa vie, de s'être fait capturer et d'avoir réussi à s'échapper. On a tous fait la fête quand on a appris qu'il n'était pas mort. J'ai même prié les mânes des ancêtres pour les remercier de nous avoir ramené « Papy » Boyngton.... Je croyais qu'il avait quitté l'aviation ?

L'homme posa son verre vide et s'avança, fouillant dans son blouson. Son regard restait ostensiblement fixé sur Leotie. Il y avait dans ses yeux quelque chose qui gênait la jeune femme. Elle n'aurait pas su dire quoi. Peut-être un éclat métallique, inhumain ?

– D'une certaine manière, oui, je ne suis plus pilote. Mais je travaille toujours pour l'armée. Et j'ai ici un ordre émanant du Quartier Général des opérations au Montana. Je suis profondément désolé pour toi, petite, mais il te faut quitter tes chères montagnes et la tranquillité de cette vallée.

Elle le regarda d'un air ahuri, espérant ne pas avoir compris ce qu'il essayait de lui dire. Il soupira et lui mit dans la main le papier qu'il venait de sortir de sa poche.

– Allons, dépêche-toi de boucler ta valise. Si tu fais vite, nous arriverons au camp à temps pour le souper. Que cela te plaise ou non, tu es désormais enrôlée dans l'armée des États-Unis !

Chapitre 2

LA JOURNÉE S'ACHEVAIT encore mieux qu'elle avait commencé. D'ici deux heures, Gabrielle serait dans l'avion. Direction : le sud ! Loin des combats et de la neige. Elle avait passé l'après-midi à faire ses valises, à ranger patiemment deux ans de sa vie. Elle laissait de nouveau le passé derrière elle, sans remords, espérant que cette fois il ne la rattraperait pas. Elle s'en allait sans un regard pour tous ces gens qu'elle avait côtoyés depuis qu'elle s'était engagée.

Entrer dans l'armée... Une lubie. Une belle idiotie, quand elle y repensait maintenant. Mais elle était si jeune à cette époque ! Et la patrie avait besoin de toutes les mains, de toutes les têtes, c'était ce que martelait la radio. Alors, elle avait signé. Une manière de se rapprocher de son père, d'oublier la mort de sa mère. Elle voulait fuir l'avenir qui lui avait été tracé, se démarquer, montrer qu'elle pouvait agir seule, choisir elle-même sa destinée.

Une mère morte de pneumonie, un père dans les marines, à vingt ans son seul horizon était de travailler pour la société d'armement Springfield, près de chez elle. Geneseo était à peine un point sur la carte des États-Unis, perdue dans l'Illinois. La petite communauté italienne vivait recroquevillée sur elle-même, renfermée sur les histoires de l'usine et de ses fusils, assoiffée de ragots sur les voisins. La vie de chacun y était tracée d'avance. Son père lui aurait trouvé un bon parti parmi les descendants siciliens, elle lui aurait fait des enfants et aurait tenu sa maison jusqu'à ce que les rhumatismes la clouent au lit...

Mais elle voulait plus. Elle ne concevait pas son avenir d'une manière aussi étriquée. Alors, elle avait tout plaqué, tout quitté malgré les suppliques de ses amies qui l'exhortaient à continuer l'effort de guerre, à poursuivre l'emboutissage de cartouches à la chaîne. Elle avait pris le car jusqu'à Springfield, avait passé les tests et signé son incorporation. Ses résultats lui avaient permis de trouver un emploi de secrétaire auprès du colonel Skinner. « Lieutenant Gabrielle Enzati »... Cela sonnait bien. De nos jours, les grades s'obtiennent très vite !

Elle s'était attendue à avoir une affectation dans une ville intéressante, pas à se retrouver coincée ici, au bord du Flathead Lake, à subir les moustiques l'été et la glace l'hiver. Elle avait accepté le choix de ses supérieurs, supportant de vivre au milieu de soudards qui ne cessaient de l'observer à la dérobée. Elle savait qu'elle attirait les regards, avec sa cambrure de reins, sa poitrine, ses cheveux sombres et son teint clair. Son physique lui avait valu de nombreuses propositions plus ou moins appuyées.

Elle n'avait pas été heureuse dans ce Nord triste et terne, mais elle s'était sentie libre, en sécurité. Jusqu'à cet été, ce jour où les troupes japonaises avaient posé le pied en Alaska... Personne, sur le moment, n'avait craint ce qui était arrivé ensuite. Il paraissait alors évident que les assaillants allaient bientôt repartir en déroute vers leurs îles misérables. Mais les Japonais s'étaient montrés plus coriaces que prévu et la garnison avait été renforcée, appuyée par des forces spéciales. Et parmi elles se trouvait le groupe que commandait le major Boyington... Dont l'adjoint n'était autre que son propre père !

Andrea Enzati avait été surpris en la trouvant là à son arrivée. Puis il s'était repris. Il avait mis six mois pour obtenir ce qu'il souhaitait : faire muter sa fille loin du front. Elle l'avait supplié au début de la laisser tranquille,

de lui donner une chance de vivre comme elle l'entendait. Mais il ne l'avait pas écoutée et elle avait dû accepter. Avec un peu de recul, elle se rendait compte qu'elle ne tenait pas vraiment à rester dans le Montana. Elle n'avait voulu qu'affirmer son autonomie, prouver à son père qu'il devait la laisser libre de ses choix.

Partir d'ici était la meilleure chose à faire, elle aurait juste préféré faire ce choix toute seule. Ce matin, le colonel avait signé les papiers de transfert et, ce soir, son père conduirait lui-même l'avion vers Helena. Là-bas, elle pourrait prendre un vol régulier vers sa nouvelle affectation à Dallas. Dans la chaleur du Sud, protégée des combats. Loin de son père...

Loin du colonel aussi. Il avait changé depuis le débarquement japonais. Il était devenu nerveux, agressif et anxieux, comme s'il craignait à chaque instant d'être agressé. Il s'était adjoint les services d'un garde du corps, une sorte de géant muet et terrifiant. Dans le même temps, il s'était mis à parler tout seul, grommelant des mots le plus souvent incompréhensibles. Gabrielle avait cru comprendre qu'il mettait cette sale guerre sur le compte des mutants qui utilisaient leurs pouvoirs contre l'humanité. Parfois, il serrait soudain les poings et susurrant « Il faudrait tous les abattre, tous... », mais elle n'avait jamais osé lui demander qui il voulait ainsi tuer.

Elle marchait d'un pas rapide, sans attendre les deux filles qui s'efforçaient de la suivre dans le dédale des rues. La base s'était développée de manière anarchique au fil des années, les baraquements poussant de manière chaotique au gré des besoins, compliquant les déplacements. Leur destination se dressait devant elles, un large bâtiment en brique percé de grandes fenêtres grillagées.

Elles arrivèrent devant l'entrée et firent une pause. Gabrielle retint un sourire en voyant les regards perdus des

deux autres. Elles avaient intérêt à repérer leur chemin, car demain elle ne serait plus là pour les guider. À cause de la proximité de la ligne de front, toutes les femmes avaient été retirées de la caserne. Il ne restait plus qu'une seule chambre qui leur était encore réservée, située au second étage du bâtiment administratif. Un endroit près du terrain d'aviation, éloigné des casernements des hommes, à l'abri des tentations et des risques.

Gabrielle avait préparé son paquetage une heure auparavant, l'emmenant directement dans la soute du petit monomoteur qui devait l'emporter. Sa dernière tâche de secrétaire consistait à montrer leurs lits aux deux jeunes femmes arrivées un peu plus tôt. D'emblée, elle avait pris la blonde platine en grippe. Elle représentait tout ce qu'elle détestait dans la bourgeoisie américaine WASP... Maniérée, tirée à quatre épingles, la bouche en cul de poule... Un pur produit des écoles privées pour jeunes filles de bonne famille. Le résultat d'une éducation qu'elle jalousait tout en la méprisant. Une infirmière ? Pour quoi faire ? Bientôt, les hommes d'ici auront plus besoin de pasteurs que de soins.

L'autre lui plaisait plus, si ce n'était cette mine renfrognée qui ne la quittait pas. L'Indienne n'avait pas prononcé un seul mot depuis son arrivée. Mâchoires serrées, lèvres pincées, elle semblait être venue ici contrainte et forcée. Gabrielle n'arrivait pas à voir ce que cette recrue venait faire dans ce trou perdu, voué à être d'ici quelques jours le théâtre de combats sans merci. Mais l'état-major savait certainement ce qu'il faisait.

Cette femme avait peut-être des qualités particulières, qu'elle préférait cacher. Elle ne serait pas la seule ici à faire semblant d'être une simple engagée. Gabrielle secoua la tête, songeant à son père et à tous les hommes du major Boyington. Bien qu'ils s'évertuent à passer pour

de simples commandos, Gabrielle avait appris la vérité. Son père avait fini par le lui dire, un mois après son arrivée. Il lui avait tout montré, essayant de rentrer dans ses bonnes grâces, de retisser les liens que sa fille avait cherché à déchirer depuis la mort de sa mère.

Ils étaient six à Polson. Six hommes ayant tous le même don. Mêlés à une équipe qui leur servait d'assistance, assurant la maintenance du matériel et masquant leurs activités réelles. Six Flying Rangers avec à leur tête le vétéran du Pacifique. Parmi ces hommes transformés par la nature, son propre père... Il était un de ces mutants, ces gens que le colonel paraissait vouloir éliminer. Ces monstres qui composaient le meilleur des troupes d'Hitler et de Hirohito...

Choquée par ses aveux, elle ne lui avait plus parlé pendant deux semaines. Mais il semblait tellement peiné qu'elle ne pouvait pas continuer à lui faire la tête ni l'éviter sans risquer de compromettre son secret. Alors, elle avait renoué avec lui. Elle lui en voulait, bien sûr, de ne pas être normal, mais elle avait aussi du respect pour ces hommes qui filaient à travers le ciel, offrant leur vie au service de l'Amérique. Et, au fond d'elle, il restait le souvenir de l'amour qu'il avait partagé autrefois avec sa mère, avant...

Elle avait un jour visité leur atelier secret, vu les lourdes armures, certaines rayées par les impacts de tirs. Son père lui avait même fait essayer son propre casque en riant. C'était pesant, sombre et sentait l'after-shave. Elle l'avait retiré avec plaisir et rendu à son légitime propriétaire, le seul capable d'en éveiller les fonctions. Il lui avait souri sans rien dire.

Elle avait revu le scaphandre, rangé dans la soute du petit avion, quand elle avait été y déposer son sac. Évidemment, son père allait revenir tout seul cette nuit, et

il n'utiliserait pas le Beechcraft... Elle était inquiète de voir traîner l'armure de son père aussi en évidence. Les Rangers prenaient de moins en moins de précautions pour se cacher. Bientôt, la garnison saurait... Mais resterait-il quelqu'un de vivant pour s'en souvenir, dans quelques jours ?

Elle venait de faire entrer les deux arrivantes dans la chambre qui avait été la sienne pendant deux ans quand les premiers coups de feu retentirent.

Annie était fatiguée, usée par les efforts qu'elle avait dû faire pendant le transport pour garder le soldat blessé en vie. Dès les premiers cahots, une côte cassée avait perforé un poumon. Secouée, déconcentrée sans cesse par les glissades de Chase sur la route glacée, elle n'avait pas été en mesure de le soigner aussi bien qu'elle l'aurait voulu. À peine avait-elle pu éviter que l'hémorragie n'empire et contamine tout le poumon.

Le soldat n'irait jamais au front. Mais en plus, il souffrirait toute sa vie d'un problème de souffle et il boiterait. Elle s'en voulait, se sentait responsable. Si elle l'avait soigné complètement alors qu'il gisait dans la neige, elle n'aurait pas eu ensuite à se battre pour le maintenir en vie. Elle n'avait pas été à la hauteur de sa mission. Un échec, pour sa première opération en situation de terrain... Un demi-échec, en réalité. Le blessé avait survécu, n'était-ce pas là l'essentiel ? Par ailleurs, cette démonstration d'incompétence lui permettait de mieux dissimuler ses réelles capacités. Personne n'irait soupçonner des pouvoirs de guérison chez elle après cette arrivée catastrophique.

Elle ruminait en silence les gestes qu'elle n'avait pas faits, la concentration qu'elle n'avait pas eue, tout en suivant la militaire qui la guidait. Une belle femme au corps sculpté par l'entraînement militaire, une musculature si différente de la nervosité et de la finesse sèche de l'Indienne

qui trottaient à ses côtés. Un drôle d'assortiment : une blonde plantureuse, une Latine énergique et une squaw ascétique !

Elle regarda autour d'elle. Elle se sentait bien dans cette caserne. Il y avait dans ces murs épais une chaleur humaine qu'elle ressentait et appréciait. Elle était loin des étendues désertiques et glacées qu'elle avait traversées pour venir ici. Elle retrouvait la civilisation qu'elle aimait, l'Amérique, sa musique, ses règles et ses habitudes. Tout ce que les siens avaient apporté à ce continent sauvage.

Le bâtiment qu'elle parcourait avec les deux autres femmes était bien chauffé, propre et éclairé malgré l'heure tardive. Elle se décontractait peu à peu, oubliant le voyage, son arrivée dans la caserne et cette étrange réception par le colonel Skinner.

Il l'avait convoquée dès qu'elle était arrivée avec le convoi de renfort. Elle était à l'infirmerie, expliquant au médecin-major l'état du patient quand deux soldats étaient venus, la priant fermement de les suivre sans attendre.

Le bureau s'était avéré sobre et dépouillé. Sur l'un des murs, deux armoires métalliques cachaient leur contenu aux yeux des visiteurs. L'autre paroi était ornée de photographies qui représentaient le propriétaire des lieux aux côtés de diverses personnalités qu'Annie n'avait pas toutes reconnues. Au milieu, agrandie, trônait celle du colonel serrant la main du Président Truman tout en tenant fièrement un bazooka. Derrière un bureau tout neuf en métal brossé, le colonel Skinner était assis dans un fauteuil qui était l'unique luxe de la pièce. Profond, en cuir noir rehaussé de parements d'argent, l'objet semblait incongru au milieu de l'austérité ambiante.

Sec, le visage maigre et glabre, le colonel avait jaugé Annie du regard avant de se lever d'un bond nerveux lorsqu'ils s'étaient retrouvés seuls. Aussitôt, elle l'avait

trouvé désagréable. Habitée à juger les gens dans les réceptions mondaines, elle savait reconnaître le tempérament des hommes au premier regard. Celui-ci était dévoré d'ambition, prêt à toutes les bassesses pour monter en grade. À Washington, il aurait été repéré et écarté immédiatement des cercles du pouvoir ou utilisé pour les sales besognes. Mais avec cette guerre...

– Mademoiselle Crochet ! Je suis heureux de vous rencontrer. Vous êtes telle qu'on me l'avait dit, sans exagérer... Mais veuillez vous asseoir, j'imagine que vous êtes fatiguée. On le serait à moins !

– Merci, Colonel. Le voyage fut éprouvant, en effet. Toutefois, je ne peux pas vous accorder trop de temps, mon patient attend des soins et le laisser sans surveillance serait une faute professionnelle...

– Oh, je ne doute pas de vos qualités, Mademoiselle. Et je ne vous retiendrais qu'un instant. Juste pour vous mettre en garde contre l'univers d'hommes dans lequel vous entrez. Ils ne vous épargneront rien, ni leurs attentions ni leurs quolibets. Il se pourrait qu'ils vous rejettent ou jouent avec vous. Dans ce cas, n'hésitez pas, si vous avez une question, un souci, une information à donner, ma porte vous est toujours ouverte. Je suis votre meilleur ami, n'oubliez pas, le seul peut-être dans cette garnison qui puisse vous écouter et vous comprendre !

Il s'était alors levé, un large sourire glacé figé sur ses lèvres minces, en tendant une main vers la sortie. Annie l'avait salué d'un signe de tête avant de prendre congé. Elle s'interrogeait depuis lors sur la raison de l'entrevue, mais son esprit trop fatigué refusait de fonctionner correctement.

La pièce qui allait être sa chambre était austère et désagréable, les quatre lits de fer à la peinture écaillée lui rappelaient trop ceux de l'infirmerie pour la mettre à l'aise. Elle se tut, préférant ne pas passer pour une râleuse

dès son arrivée. Peut-être qu'avec un peu de décoration sur les murs nus, de nouveaux rideaux aux fenêtres et une touche de couleur sur les montants des couchages...

L'Indienne, elle, se désintéressait totalement de l'aspect des lieux. Elle avait déjà jeté son sac sur un des matelas, s'asseyant dessus sans un mot. Elle avait toujours cet air renfrogné, mais une lueur de plaisir avait scintillé dans ses yeux, comme si ce qu'elle voyait lui semblait luxueux. Non, elle ne pouvait quand même pas n'avoir connu que des tentes ? Pas aujourd'hui, pas en 1950 !

Annie déposa sa valise avec précautions sur le lit le plus éloigné de la squaw. Elle cherchait une chaise pour s'y asseoir quand l'alarme sonna au milieu de coups de feu. Pétrifiée par la sirène qui hurlait dehors, elle se tourna vers ses deux compagnes. La militaire avait l'air tout aussi effarée qu'elle-même, choquée et tremblante.

L'Indienne poussa un juron dans une langue inconnue tout en fermant les paupières, crispant ses mains sur le bord du matelas. Curieusement, ses cheveux semblèrent un instant flotter avant de retomber, comme si un souffle de vent avait traversé la pièce.

Alors, Annie sentit son pouvoir s'éveiller sans qu'elle le contrôle. Elle eut l'impression que quelque chose essayait de lui arracher sa force, de voler son énergie pour s'en repaître. Mais avant qu'elle puisse réagir, tenter de se défendre contre cette agression, la jeune squaw bondit soudain du couchage, droit vers elle, les deux poings serrés. Annie voulut mettre les mains en avant pour repousser l'attaquante, mais elle n'en eut pas le temps.

Déjà, deux bras nerveux se fermaient sur elle, la projetant violemment contre le lit en lui coupant le souffle. Au même instant, la vitre de la fenêtre vola en morceaux, envoyant des éclats de verre à travers la pièce. Le mur, à deux doigts de sa tête, se désintégra, ne laissant qu'un

vilain trou au milieu d'une envolée de plâtre. Enchevêtrées, les deux femmes roulèrent au sol tandis que la squaw criait.

– À terre, Lieutenant, à terre ! C'est à nous qu'ils en veulent ! Baissez-vous et sortez, vite, le couloir est plus sûr...

Tout en maintenant fermement Annie contre le carrelage, l'Indienne hurla ses ordres, sa voix à moitié couverte par le bruit des vitres qui explosaient sous les frappes des balles. En quelques secondes il ne subsista des fenêtres que les montants de bois aux bords déchiquetés. Les murs de la pièce étaient criblés d'impacts. Si Annie était restée debout, elle serait morte à l'heure actuelle !

Elle repoussa la femme qui l'écrasait tandis que les assaillants continuaient de vider avec ardeur leurs chargeurs sur la façade de l'immeuble. L'Indienne roula sur le côté en direction de la porte, tout en attrapant au passage son sac couvert de poussière et d'éclats de verre. Faisant de même avec moins d'élégance, Annie la suivit en rampant à travers la chambre dévastée. Déjà des trous perçaient les murs affaiblis par les impacts, laissant passer des balles qui sifflaient désagréablement en traversant la pièce et menaçaient les trois femmes.

Elles venaient de sortir dans le couloir lorsque toutes les lumières s'éteignirent. Dehors, les combats continuaient, paraissant se rapprocher. La secrétaire regarda dans les deux sens, hésitant sur la direction à prendre. L'issue de secours, ou l'entrée principale. L'Indienne la tira par la manche, montrant l'escalier intérieur.

– Il faut partir d'ici et nous mettre à l'abri ! Ils arrivent en force, vos hommes ne seront pas assez nombreux pour les contenir ! Les samouraïs sont redoutables, ils sont... des monstres, des choses qui offensent la Terre. Si nous restons, vous mourrez.

Annie se demanda une seconde comment la fille pouvait bien savoir tout cela. Puis elle comprit, tous les

éléments se mettant en place. Des pouvoirs sensoriels ! Elle la regarda dans la pénombre, son visage fin apparaissant en contre-jour sur la lumière des projecteurs extérieurs. Ainsi... C'est à cela que ressemblait une mutante ? Pourtant, rien n'avait laissé penser qu'elle... Finalement, Annie était plus proche de cette squaw qu'elle ne l'avait imaginé au premier abord.

Les trois filles s'élançèrent en courant à l'aveuglette, comptant sur les lueurs arrivant de dehors pour ne pas buter contre les éventuels obstacles. Elles parvenaient au bout du couloir quand elles entendirent des pas précipités monter les marches quatre à quatre vers elles, un faisceau de lumière balayant par intermittence la cage d'escalier.

Gabrielle avait peur. Son estomac menaçait à chaque instant de se retourner et ses intestins ne tenaient que par miracle. Jamais elle n'avait pensé se retrouver ainsi face au danger, regarder la mort fondre sur elle. Elle ne s'était pas imaginé seule en plein milieu de cette violence qui avait frappé et détruit ce lieu où elle avait vécu tant de mois.

Son lit... Le matelas sur lequel elle avait dormi... Elle l'avait vu, de ses yeux, se faire éventrer par les balles, le tissu secoué comme s'il souffrait sous les impacts. Plus que la peur de la mort, c'était ce massacre aveugle, cette volonté de destruction absurde qui la laissait choquée et pantelante. Son univers venait de se briser, de s'effondrer et rien n'indiquait qu'elle survivrait à cette terrible nuit.

Et les deux filles ? Elle en avait la responsabilité. Elles lui avaient été confiées par le colonel, juste après qu'elles se soient restaurées, quand le major Boyington et l'Indienne étaient arrivés. Elle se souvenait de ses paroles. « Assurez-vous qu'elles ne manquent de rien, qu'elles se sentent à l'aise, comme chez elle sur notre

base. C'est essentiel et c'est la dernière mission que je vous donne ». Elle ne voyait pas comment accomplir sa tâche, avec cette attaque...

Quelque chose montait l'escalier. Elle entendait le souffle rauque et le martèlement des pieds sur le carrelage des marches. Elle sentit ses yeux la piquer. Pleurer, abandonner le combat de la vie... Derrière elle, une chambre ravagée. Devant, la fin qui arrivait en l'éblouissant de sa lampe... Elle ferma les paupières en gémissant.

– Gabrielle ! Gabrielle, tu vas bien, réponds-moi ?

La voix angoissée de son père brisa le peu de forces qui lui restaient. Elle dévala les marches à sa rencontre en hurlant son nom. En trois pas, il l'eut rejoint. Lâchant son fusil, il la prit dans ses bras, lui caressant la tête comme il le faisait autrefois, quand elle était petite et que l'orage la terrorisait. Elle se laissa aller contre lui, un flot de larmes inondant son visage et ravageant son maquillage. Mais, en bon soldat, il la repoussa assez vite, se tournant vers les deux autres femmes qui avaient suivi la secrétaire plus calmement, traînant derrière elles leurs sacs.

– Tout va bien ? Il faut partir, tout de suite. L'avion est prêt à décoller, nous devons le prendre. Il est juste à côté, suivez-moi.

Tirant sa fille, il redescendit l'escalier. Gabrielle lui emboîta le pas avec soulagement. Elle pouvait se détendre, ne plus sentir le poids de cette responsabilité qui l'avait oppressé jusqu'alors. Dehors, le bruit ne diminuait pas. La résistance désespérée des Américains maintenait les Japonais à distance. Mais si les Asiatiques tiraient, cela signifiait que les samouraïs n'étaient pas entrés en action. Seules les troupes régulières menaient l'assaut. C'était ce qui lui avait été raconté par les soldats, ceux qui avaient survécu au désastre d'Alaska. Mais quand les fusils se tiraient, l'horreur fondrait sur la base...

Ils arrivèrent au rez-de-chaussée sans encombre. Au lieu de se diriger vers l'entrée, Andrea entraîna les filles vers la sortie de secours, à l'arrière. Là, les combats semblaient plus lointains, presque irréels, les bruits occultés par la masse du bâtiment. Il regarda de chaque côté puis, saisissant dans chaque main un des sacs, il partit en courant, ses bottes soulevant des tourbillons de neige.

Gabrielle le suivit sans hésitation. Bien qu'il fasse nuit noire, elle savait que le Beechcraft était à moins de cent mètres, aligné en bout de piste. Elle entendait les deux autres la suivre. L'Indienne courait en silence, son souffle contrôlé montrant qu'elle était habituée à cet exercice. L'infirmière, elle, soufflait comme une forge en essayant tant bien que mal de suivre le train dans le froid de la nuit.

Ils étaient à mi-chemin lorsque la jeune Indienne poussa un cri rauque et montra une direction dans le noir. Gabrielle regarda, mais ne vit tout d'abord rien. Puis il lui sembla que des silhouettes s'approchaient. Deux hommes au moins. Mais ils couraient bien trop vite, paraissant voler au-dessus du béton enneigé de la piste.

Elle sursauta en entendant claquer le premier tir de son père, juste à côté d'elle. Puis un second, encore, jusqu'au claquement d'éjection du chargeur. L'un des arrivants avait été touché, titubant, mais continuait sa course tant bien que mal. L'autre n'avait même pas ralenti. Elle le vit arriver droit sur elle, le sabre haut levé et le kimono flottant dans le vent. Ses pieds frôlaient à peine le sol et ses yeux luisaient dans l'obscurité comme deux rubis éclairés d'un malsain feu intérieur.

Il n'était plus qu'à une vingtaine de mètres quand la neige près de lui sembla prise de folie. D'un coup, tout le manteau blanc se souleva dans un tourbillon glacé. Hallucinée, Gabrielle regarda la silhouette disparaître sous le blizzard qui tournoyait autour de lui, l'aveuglait et le

désorientait. Le samouraï s'arrêta, dressa son sabre vers le ciel et poussa un long cri déchirant.

La neige ne volait plus, mais se posait sur lui, l'enrobait et le transformait peu à peu en statue de glace. Malgré le froid qui devait le paralyser, le Japonais eut toutefois la force de retourner son arme, la pointe vers le bas. Puis, dans un ultime mouvement, il la plongea dans son ventre, s'éviscérant avant de se statufier, figé à jamais, sa voix rauque s'éteignant dans un dernier râle désespéré.

L'autre assaillant continuait d'approcher, contournant son compagnon mort et la neige qui volait tout autour. Le fusil claqua de nouveau, lâchant huit nouvelles balles qui cette fois eurent raison du samouraï. Pourtant, frappé à mort et tombé à terre, il essaya encore de ramper, avançant vers ses proies malgré ses blessures atroces, tendant son arme devant lui, battant l'air désespérément.

Une fois rechargée, l'arme du soldat américain tonna encore une ultime fois. L'homme n'était plus qu'à trois mètres du groupe et elles virent toutes la tête rejetée en arrière par l'impact, le crâne explosant et projetant la cervelle du mourant. Mais cela ne suffit pas. Le supplicé réussit à franchir presque un mètre avant d'expirer, son sabre tombant aux pieds de Gabrielle.

Elle observa avec horreur le cadavre. Chacun des tirs de son père avait été mortel, mais il avait fallu un peu moins d'une vingtaine de balles pour détruire la chose. Comment un tel monstre pouvait-il exister ? Elle trembla en songeant qu'il devait y avoir des centaines d'êtres comme lui autour d'eux, prêts à fondre sur la garnison une fois que les troupes régulières auraient un peu dégagé le terrain.

– Gabrielle ? Viens, ma chérie, c'est fini, pour l'instant... Mais ils vont revenir, plus nombreux, mieux préparés. Et ton amie ne pourra pas tous les retenir. Dépêchons-nous, l'avion est juste à côté.

Elle ne chercha pas à comprendre les mots de son père. Elle se sentait épuisée, son esprit tournant à vide. Il avait raison sur un point, ils devaient fuir. Et vite ! Les autres étaient déjà repartis, leurs pas traçant des sillons livides dans la blancheur de la neige. Elle les suivit à grandes foulées, laissant les deux cadavres à la nuit et au froid.

Arrivée à l'avion, les gestes habituels lui vinrent automatiquement. Une fois que tout le monde fut grimpé dans la cabine, elle remonta le marchepied, referma la porte, vérifiant la fermeture et l'étanchéité. Puis elle alla s'assurer que les filles avaient bien mis leurs ceintures, ne s'asseyant qu'alors à sa place, juste derrière le pilote. Tout plutôt que réfléchir... Laisser l'habitude noyer son cerveau. Ne pas penser !

Pendant ce temps, son père avait lancé les moteurs et desserré les freins. Déjà, l'avion roulait sur le tarmac, soulevant deux énormes gerbes de cristaux qui s'enroulaient autour des ailerons arrière, freinant l'avancée. Dans le virage pour s'aligner sur la piste, les pneus crissèrent, le train arrière gauche dérapant sur le verglas et entraînant l'appareil dans une glissade latérale.

Grognant entre ses dents dans un italien ordurier, le pilote accéléra doucement, ramenant le Beechcraft dans ce qu'il espérait être le bon axe. Une fois redressé, l'avion prit lentement de la vitesse. Le pilote poussa les moteurs à fond, filant droit devant lui sans rien voir du sol ni des marquages. Il n'avait que ses souvenirs pour le guider, la neige et la nuit ayant tout effacé.

Gabrielle eut l'impression que la piste n'en finissait pas, que jamais ils ne décolleraient. Le béton enneigé passait sous eux, indéfiniment. Le bout du terrain ne devait plus être loin quand, soudain, les cahots qui secouaient la carlingue cessèrent d'un coup, remplacés par le ronronnement

victorieux des moteurs qui, libérés de l'étreinte de la neige, propulsaient le Beechcraft vers le ciel.

Derrière les fuyards, la mort fondait sur la garnison sacrifiée.

Le colonel Skinner entendit les moteurs de l'avion tousser puis ronronner. Il se tut alors qu'il donnait ses derniers ordres. Il lui fallait tenter de défendre ce qu'il pouvait de la base. Mais aussi préparer sa propre évacuation...

Délaissant son poste de commandement, il fila jusqu'à la piste juste à temps pour voir disparaître les feux dans la nuit. Une grimace de frustration défigura son visage tandis qu'il abattait un poing rageur sur un bidon de pétrole posé contre le mur du bâtiment.

– Non ! Ce n'est pas possible ! Tout est à recommencer...

Chapitre 3

L'AVION S'ENFONÇAIT DANS LA NUIT, brisant le silence glacé des montagnes avec le bruit sourd de ses deux moteurs. Gabrielle regardait le visage de son père, éclairé par les voyants multicolores du tableau de bord. Il était à l'aise, heureux et concentré. Chacun de ses gestes était sûr, précis et économié. Il maîtrisait le pilotage et elle savait qu'il adorait sentir un avion s'animer sous son contrôle.

Elle était consciente qu'il était venu à cause d'elle. Il aurait sûrement préféré défendre la base avec ses amis. Pourtant, il était là, bien qu'elle l'ait rejeté, qu'elle ait souhaité le laisser derrière elle. Elle avait ressenti le besoin de changer de vie, d'exister par et pour elle seule. Elle l'avait abandonné, de la même façon qu'il l'avait délaissée lorsqu'elle avait perdu sa mère. Elle avait voulu disparaître de son existence et y avait réussi durant quelques années. Mais il l'avait retrouvée...

Et s'il n'avait pas été là ce soir, elle serait morte. Elle lui devait une seconde fois la vie. Cet homme qu'elle n'avait que peu connu tandis qu'il volait autour du monde, cet homme qui était son père, avait sacrifié sa réputation, ses serments, pour la sauver... Elle regrettait soudain de devoir le quitter de nouveau. C'était pourtant inéluctable, leurs vies devaient se séparer. Mais elle s'en sentait triste. Peut-être... Elle pourrait peut-être le lui dire ? Mais, non, pas maintenant. Quand ils atterriraient, oui, ce serait mieux.

Elle secoua la tête. Elle savait qu'elle se mentait, que si elle attendait, elle ne serait jamais capable de lui avouer

ce qu'elle ressentait pour lui. Elle savait parfaitement que dès qu'ils se seraient posés, il mettrait son armure, celle qui était rangée à l'arrière de l'avion. Et il s'envolerait, pour retourner le plus vite possible combattre auprès de ses compagnons. Elle imaginait les risques qu'il prendrait, le peu de chances qu'il avait de revenir vivant... Elle le voyait peut-être pour la dernière fois. Elle devait faire un effort... Même si c'était dur, même si elle n'aimait pas avouer ses sentiments, reconnaître qu'elle s'était trompée. Pourtant...

Elle hésita encore une minute, puis se racla la gorge et se lança.

—Papa ? Je... Je voudrais... Merci pour ce que tu as fait. Je... Je suis fière de toi, de ce que tu es, de ton combat contre les Japonais. Quoi que j'aie pu dire ou faire auparavant, je... Je suis très heureuse d'être ta fille.

Il se retourna vers elle et lui sourit, son visage s'éclairant tandis que le cœur de Gabrielle bondissait de joie. Il posa brièvement une main sur le bras de sa fille, avant de reprendre rapidement les commandes. Elle se sentit légère, soulagée. Elle n'avait jamais pensé vivre un moment pareil, retrouver son père tel qu'il était autrefois, celui qu'elle aimait d'un amour filial avant la mort de sa mère.

—Merci, ma chérie. Moi aussi, je suis fier d'avoir une fille comme...

La fin de sa phrase fut coupée net par le vacarme d'une série d'impacts qui secoua la carlingue. Le pilote eut un soubresaut, écarquilla les yeux, son regard devenu fixe. Il eut un hoquet et un filet sombre coula le long de ses lèvres. Gabrielle sentit son sang se glacer.

—Papa ?

Il ne répondit pas, mais se retourna avec difficulté vers les commandes, une bulle rougeâtre éclatant au coin de la bouche. Il s'effondra sur le manche à balai, faisant

brutalement plonger l'avion vers le sol. Une tache sombre s'étendait lentement dans son dos.

Annie s'accrochait des deux mains à son harnais. Les mouvements de l'avion lui donnaient le tournis et une envie de vomir lui vrillait le ventre. Elle n'était encore jamais montée dans un de ces engins volants et ne voulait plus jamais retenter l'expérience. Ce n'était pas un moyen de transport pour une jeune fille de bonne famille... Le bateau, le train et surtout la voiture correspondaient mieux à sa situation.

Tout ici n'était placé et conçu que dans un seul souci d'efficacité. Aucune décoration, pas la moindre touche de couleur ou de fantaisie. Métal, cuir et bois poli, partout... Et ce bruit, ce grincement entêtant de la carlingue, comme si elle souffrait de l'effort du vol.

Annie souffrait terriblement. Elle avait essayé d'utiliser ses pouvoirs pour calmer son estomac récalcitrant, mais elle était trop malade pour arriver au niveau de concentration requis par cet exercice. De plus, à chaque essai, elle s'attirait un grognement et un regard venimeux de l'Indienne assise en face d'elle. La petite squaw ne paraissait pas prête à partager son énergie. Elle non plus ne semblait pas apprécier le voyage, mais plus habituée à vivre à la dure, elle ne montrait presque pas la gêne qui lui brassait le ventre.

Annie s'interrogea. Quels étaient les pouvoirs de la jeune Indienne ? Elle donnait l'impression de voir à travers les murs ou de prévoir l'avenir, deux choses qu'elle-même ne pouvait pas faire. Elle n'osait pas lui poser la question. Elle réfléchit sur les éventuels critères de la bienséance entre mutants. Pouvait-on demander à quelqu'un « quels sont vos pouvoirs ? Que savez vous faire ? » ou était-ce du domaine de l'intime, de ce qui

est tellement personnel que personne ne doit savoir, un secret qu'il ne faut pas partager ?

Et elle ? Quelle serait sa réaction face à une telle demande ? Aurait-elle le courage de se dévoiler, d'ouvrir le fond de son corps en expliquant son art et les limites qu'il avait ? Non, impossible de parler comme cela, pas à une quasi-inconnue, même si elle venait de lui sauver la vie à deux reprises en quelques minutes. Dans la chambre, la balle était passée à un cheveu de sa tête. Quant au samouraï, Annie avait vécu sa mort en direct.

Enfin, pas réellement sa mort... Plutôt l'arrêt de ses fonctions vitales, son immobilisation finale. Elle ne savait pas vraiment comment exprimer ce qu'elle avait ressenti. Un flash, comme un infini soulagement, une libération et de la reconnaissance pour celle qui l'avait détruit.

Elle avait eu le temps de ressentir que le soldat japonais était décédé depuis plusieurs mois. Quelque chose, immonde et insaisissable, le maintenait dans une atroce parodie d'existence. Un cœur en partie décomposé pompait un sang pourri vers des muscles putréfiés... Seule une destruction importante du corps physique avait réussi à briser ce qui le forçait à bouger. Il avait fallu de nombreux impacts avant d'y parvenir.

Elle avait vu comme les autres l'intérêt du système : aucune sensation de douleur, pas d'états d'âme ni de craintes. Une unique volonté : frapper l'objectif fixé ou trouver la mort en tentant de l'atteindre. Et une force malsaine permettait à l'ensemble de fonctionner avec beaucoup plus d'efficacité qu'un humain normal. Plus rapide, plus fort, plus endurant...

Elle songea qu'ils ne devaient pas avoir besoin de manger ni de dormir. Voire même de respirer ? C'était l'idéal pour une armée, débarrassée de la nécessité de transporter vivres et matériel. De parfaits soldats tant

qu'ils étaient maintenus en semi-vie par la domination de leur créateur.

Elle avait très bien ressenti le moment où la volonté avait abandonné le corps déchiqueté par les balles. Comme une lumière qui s'éteint. Celui qui la manipulait dans l'ombre avait lâché sa marionnette qui était morte instantanément, libre et soulagée. Pour l'autre, il en avait été différemment. La personnalité originale de l'homme devait être très forte et, lorsqu'elle avait été relâchée, sa conscience avait eu la force de pratiquer le suicide des véritables samouraïs. Annie avait ressenti cet étrange sentiment de plénitude, juste avant que la lame ne déchire la peau de l'abdomen et n'apporte la rédemption à l'esprit dévoyé.

L'avion traversa un trou d'air. Elle sentit son ventre se tordre et un goût aigre lui monter à la bouche. Elle aspira un peu entre ses dents serrées et l'impression disparut quelques instants, revenant par vagues la secouer de spasmes de plus en plus difficiles à contrôler. Elle commençait à se dire qu'elle ne tiendrait jamais jusqu'au bout du voyage. Il lui faudrait bientôt demander à la secrétaire du colonel de lui tendre une bassine pour soulager son estomac. Honteuse, elle allait se décider quand un martèlement sourd fit vibrer toute la structure de l'avion. Simultanément, une série de trous apparut dans la carlingue, laissant entrer l'air froid de la nuit hivernale.

Une attaque ! Leur véhicule n'était pas armé, pas blindé. Ils étaient tous morts, ils ne pouvaient pas s'en sortir. Il fallait agir, faire quelque chose, n'importe quoi, ne pas se laisser tirer comme des canards ! Elle ouvrit la bouche pour avertir les autres, mais sa phrase se mua en un hurlement de terreur pure quand elle sentit l'avion piquer du nez et tomber comme une pierre. En pleine crise d'hystérie, elle abandonna toute retenue, tentant en vain

de se libérer du harnais, pour fuir, s'échapper, chercher la sortie de ce cercueil de métal.

Gabrielle s'arracha de son siège et s'accrocha à son père. Du sang coulait dans son dos, sortant par à-coups d'un vilain trou dans son blouson. Après une seconde d'absence, celui-ci s'était redressé, agrippant le manche avec l'énergie du désespoir. Devant eux, elle eut le temps de voir surgir les cimes d'arbres enneigés que l'avion frôla tandis qu'enfin il se stabilisait et reprenait un vol horizontal.

Elle observa le visage de son père, contracté par la douleur. Il pleurait pendant qu'il se tournait vers elle.

—Gabrielle... Je ne peux pas piloter le Beechcraft et me battre contre les autres en même temps. Pourtant, il faut nous débarrasser de nos poursuivants et nos seules armes sont sur l'armure.

—Vas-y, Papa, je tiendrais les commandes. Tant qu'il suffit de rester en l'air et de se diriger tout droit...

—Gabrielle, écoute-moi. C'est trop tard. J'ai mon compte, je le sais. Je ne survivrais pas longtemps si je dois me lever. Je n'en aurais pas la force.

—Alors, nous sommes perdus !

—Non, peut-être pas. Il y a une chance, une dernière, si tu acceptes de la tenter... Tu es ma fille, mon sang coule dans tes veines. L'autre jour, le casque ne s'y est pas trompé. Tu ne l'as pas senti, mais il t'a admis, reconnu comme l'un de ses pilotes.

—Tu veux me faire croire que moi, je... Je suis une femme. Et je ne saurais jamais ! Je ne suis pas... comme toi, non !

—Oh si ! Je te l'assure, j'ai vérifié. Tu peux le faire, tu le dois. Vas-y, je ne tiendrais pas longtemps. Et les zéros vont revenir achever leur travail...

Gabrielle regardait son père avec un air horrifié, le pilote lui répondant par un sourire crispé. Ils se fixèrent pendant quelques instants, tandis qu'elle tentait de comprendre et d'assimiler ce qu'elle venait d'apprendre. Elle sentait le peu d'autonomie qu'elle avait su se construire s'effondrer autour d'elle, son avenir imaginaire se disperser en miettes.

Puis l'habitude d'obéir à son père prit le dessus. Elle détourna le regard, ses yeux tombant sur les visages à peine discernables dans la nuit des deux autres passagères ; celle qui hurlait comme une folle et la seconde, stoïque. Elle seule pouvait tenter de les sauver. Au prix d'un déchirement atroce, de l'acceptation qu'elle n'était pas une femme comme les autres. Biffer tous les plans qu'elle avait concernant son futur et apprendre à découvrir une nouvelle vie... Encore une fois.

Tandis que l'avion cahotait, secoué par les vents qui remontaient la vallée, elle tituba jusqu'au fond de l'appareil. Elle détacha l'armure en tentant de se remémorer comment l'enfiler. En réalité, la mettre était un jeu d'enfant. Son père lui avait montré comment faire dans l'atelier secret. Quel salaud ! Il savait, il avait tout prévu, il avait soigneusement préparé ce moment...

Elle attrapa le lourd couvre-chef et le posa sur ses épaules. Fermant les yeux, elle essaya de faire le vide dans sa tête, implorant l'armure de fonctionner. Elle sentit un léger bourdonnement emplir ses oreilles et une faible lumière traverser ses paupières closes. Elle rouvrit les yeux et vit alors la cabine éclairée comme en plein jour, baignée d'une étrange lueur verdâtre. À ses pieds, les pièces du scaphandre se redressèrent, s'assemblant et s'adaptant à sa taille. Une minute plus tard, elle était enveloppée dans un cocon protecteur fait de ce métal bizarre et presque indestructible.

Elle tenta de faire un pas en avant. Au même moment, l'avion fit une embardée. De nouvelles rafales venaient de le toucher de plein fouet. Instinctivement, elle voulut se rattraper, mais se rendit compte que le scaphandre avait anticipé et compensé le mouvement. Elle se tenait toujours debout, fermement plantée sur ses jambes au milieu de la carlingue.

—Maintenant, vas-y, Gabrielle, sors ! Les réacteurs s'allumeront tout seuls dès que tu seras en l'air.

Son père la regardait de son siège, son visage empli d'un mélange de fierté et de regret. Il venait d'avouer des choses qu'il aurait préféré taire à jamais. Il avait aussi fait un don à sa fille, une clé pour l'indépendance, un passeport pour une autre vie. Il pleurait doucement, autant de joie que de souffrance.

Gabrielle était contente que sa propre expression soit cachée par le masque, qu'il ne voie pas les larmes qui coulaient sur ses joues. Elle renifla et se rendit compte qu'elle n'avait aucun moyen d'essuyer ses paupières ni de se moucher le nez...

Elle ouvrit la porte de l'appareil. En rugissant, le vent s'engouffra par l'ouverture, secouant tout ce qui n'était pas fermement amarré. La blonde hurla encore plus fort, la voix cassée. Mais Gabrielle ne ressentit en aucune façon l'impact de l'air. Elle était protégée, les puissants moteurs de l'armure l'assistant.

Dehors, la nuit n'était plus noire. Un tapis d'un blanc légèrement vert couvrait le fond de la vallée, ponctuée de taches plus sombres là où la forêt remplaçait les champs. Et là-haut, dans le ciel, trois petits points rouges clignotaient tandis que les avions de chasse fondaient de nouveau sur leur proie sans défense.

Il n'était plus temps de réfléchir. D'une impulsion, Gabrielle se lança dans le vide. Pendant une seconde

atroce, elle eut l'impression de tomber, observant la rivière gelée sur laquelle elle allait s'écraser. Puis les réacteurs s'enclenchèrent et elle se sentit filer à travers l'atmosphère, montant en vrille vers le firmament.

Leotie s'était rendu compte qu'elle avait fait une erreur au moment où l'avion s'était arraché de la piste. Elle venait de quitter la terre, de rompre son contact avec la Mère... Comme si l'on avait fermé un robinet, son pouvoir avait brusquement diminué jusqu'à n'être plus qu'un léger souffle, le pâle reflet de ce qu'il avait pu être.

Elle avait pris peur. Elle se sentait démunie, à la merci de l'imprévu. Avec humour elle se rendit compte qu'elle redevenait une simple humaine. Mais elle, quelques minutes plus tôt, avait réussi à contrôler un samouraï au point de l'immobiliser. Elle avait ressenti la force de la terre qui passait par elle, s'étendre vers l'assaillant et l'entourer. Elle était fière de cette réussite.

Elle n'avait pas prévu le final dramatique du soldat lorsqu'elle l'avait bloqué. Sinon, peut-être aurait-elle agi autrement. Toutefois, elle ne se sentait en rien responsable de cette mort. L'homme avait rencontré son destin, l'avait même provoqué en s'enfonçant cette lame dans le corps. C'était un humain, mais aussi et surtout un envahisseur. Il était venu sur cette terre avec l'objectif de tuer des Américains. Il méritait de mourir. Surtout que, parmi ses victimes, il y aurait eu un jour ou l'autre des Sioux et des Navajos...

Les Navajos... Et leur langue ! La raison pour laquelle elle avait été brutalement enrôlée dans l'armée. Les soldats avaient besoin d'elle, lui avait expliqué le major pendant le trajet. Elle connaissait un dialecte qui était devenu depuis plusieurs années un code militaire. Le seul que les Japonais n'arriveraient pas à décrypter. Elle avait failli

éclater de rire, mais la situation était trop sérieuse pour cela. Encore un exemple de l'aberration des colonisateurs... Les Indiens étaient bons à tuer ou à mettre dans des réserves, à disparaître de la vue des gens civilisés. Mais lorsqu'ils pouvaient servir, ils redevenaient soudain visibles et ils devaient obéir. Et si l'un d'eux mourait au combat, un autre devait le remplacer. Ou une autre...

Elle souffrait terriblement d'être enfermée dans l'avion. Elle se sentait inutile et impuissante. Elle n'aimait pas ce moyen de transport, qui ne permettait pas de rester en contact avec la nature. En se concentrant, elle arrivait quand même à ressentir des échos venus du sol, loin au-dessous du cercueil volant qui les emmenait, mais pas suffisamment pour pouvoir s'en servir.

La jolie blonde décolorée était malade. Leotie avait entendu parler du mal de l'air, mais elle était trop occupée à essayer de renouer le contact avec les forces terrestres pour se soucier de l'état de son estomac. Elle était si faible... Et chaque tentative de l'infirmière pour utiliser son pouvoir, quel qu'il soit, la pompait, la vidait du peu d'énergie qu'elle avait réussi à regrouper. De son côté, la brune ruminait dans son coin, jetant des regards étranges au pilote. Par moment, Leotie pensait que la fille allait poignarder l'homme. À d'autres instants, elle paraissait le regarder avec tendresse. Étonnant... Comme tant de choses dans ce pays.

Puis, sans que rien ne le laisse prévoir, il y avait eu cette attaque. L'avion avait été secoué par les balles et le pilote avait été touché. Il avait discuté avec la secrétaire qui était allée au fond de l'appareil, soulevant une bâche et dévoilant un objet imposant.

Leotie avait senti la chose s'animer quand la brune avait mis le casque sur sa tête. Comme une immonde énergie, pleine de relents artificiels et dangereux... ce

qu'elle avait ressenti sur Boyington, mais en beaucoup plus puissant. Quelque chose d'inhumain, d'étranger à cette terre. Cela avait enveloppé la militaire en même temps que le métal s'enroulait autour de ses membres.

La fille en armure avait ensuite sauté de l'avion, les laissant seuls. Le pilote oscillait sur lui-même, à la limite de l'évanouissement. S'il tombait en syncope, ils étaient morts tous les trois... Se détachant, Leotie s'accrocha tant bien que mal, avançant pas à pas jusqu'au cockpit, ignorant les hurlements hystériques de l'infirmière. Elle s'assit sur le siège du copilote et regarda le militaire couvert de sang.

Il la fixa un long moment, respirant avec difficulté. Puis ses lèvres s'ouvrirent, un peu de liquide sombre coulant sur son menton. Il reprit un peu d'air et parla par rafales, une sorte de croassement plein de bulles, à peine audible.

—... Nous poser... Peux pas tenir... Trouver un terrain... dégagé... Ne vois plus... Mes yeux... flous... Connais pas... la montagne.

—Je la connais bien, cette montagne. Si vous le voulez, je serais vos yeux, je vous guiderais.

—Bien. Descente...

L'avion entama une plongée moins brutale que la précédente, se rapprochant des roches couvertes de neige. Leotie chercha des points de repère dans ce paysage nocturne, mais elle ne reconnaissait rien. Et lorsqu'elle pensait avoir aperçu un lieu, ils l'avaient déjà dépassé depuis longtemps.

Elle avait peut-être un autre moyen ? Fermant les yeux, elle absorba l'énergie de la vallée et laissa la montagne venir à elle. L'avion était bas, proche du sol. Doucement, elle commença à *voir* la surface, à retrouver les chemins et les formes. Et soudain, encore loin, comme

un phare, un appel. L'ancien cimetière. La solution à leurs problèmes !

—J'ai trouvé un endroit pour nous poser. Quatre cents mètres de long, sur le flanc de la montagne. J'y étais justement ce matin... Il faut tourner un peu vers la gauche... Plus... non, pas tant que cela... voilà. C'est droit devant, à quelques kilomètres. La longue tache blanche contre la falaise.

—Je vois... Enfin, je crois...

D'une main hésitante, il tâtonna vers la commande d'ouverture des trains d'atterrissage.

Gabrielle hurlait à pleins poumons tandis que ses propulseurs la poussaient de plus en plus haut, sans savoir si c'était de peur, de joie ou une simple extériorisation de la tension qui l'habitait. Elle était montée plus haut que les nuages, bien au-dessus des montagnes. Le monde s'était effacé, remplacé par une mer de coton au-dessous d'un tapis d'étoiles. La sensation était merveilleuse, indescriptible. Elle se sentait en symbiose avec son scaphandre, libre et légère.

Elle se rappela au bout de plusieurs secondes qu'elle avait une mission, un combat à mener. Elle bougea dans l'armure et les moteurs changèrent de régime. Lentement, elle redescendit sous la couche blanche qui lui cachait le sol, cherchant des yeux les zéros et l'avion de son père. Celui-ci se dirigeait à basse altitude vers la montagne, mais ne semblait pas en perdition.

Elle aperçut un peu au-dessous d'elle les autres avions. Ils étaient trois, s'approchant en venant du nord, volant en formation. Son père et les deux femmes n'avaient aucune chance de sortir vivants de la confrontation.

Alors qu'elle cherchait quoi faire, des instructions défilèrent en surimpression sur l'écran, trop rapides pour

qu'elle puisse tout retenir. Comme indiqué, elle pencha la tête, essayant de piloter l'armure. Avec un temps de retard, celle-ci réagit mollement, mais prit le cap souhaité. Fronçant les sourcils, Gabrielle tenta quelques virages pour tester son véhicule.

La manière dont elle tournait les mains paraissait déterminer l'accélération ou le freinage, ainsi que le contrôle de direction. Une fois qu'elle eut compris comment utiliser ses poignets pour se guider et qu'elle eut apprivoisé la lenteur de la réaction, elle se dirigea vers l'ennemi.

Les deux poings en avant, elle avançait plus vite que l'avion qu'elle visait. L'autre ne la voyait pas arriver. Elle avait l'avantage de parfaitement repérer ses proies sans être elle-même trop visible. Seules les flammes des deux réacteurs la trahissaient, mais son propre corps les cachait au japonais. Par contre, l'armure était peu maniable et Gabrielle avait du mal à s'aligner sur la trajectoire du zéro qui filait droit vers le Beechcraft. Elle se concentra, grinçant des dents en s'efforçant de rester en ligne.

Une fois bien en place derrière lui, elle se dit qu'il était temps de tirer. Mais son cœur se serra... Elle n'avait aucune idée de la manière dont fonctionnaient les armes. Leur maniement devait être évident, aussi simple que les manœuvres, mais elle ne voyait pas comment faire. Elle sentait sous ses doigts, dans les gants en acier, une série de petits contacts qui permettaient sûrement d'actionner des fonctions particulières, mais elle n'avait pas la possibilité de faire des essais. Et si l'un des boutons stoppait les propulseurs ?

Elle en pleura de rage. L'ennemi était là, elle n'avait qu'à tirer pour l'avoir, mais ne pouvait pas le faire. Il ne lui restait qu'un moyen d'abattre l'assaillant : l'attaquer à mains nues ! Elle accéléra le plus possible, arrivant au niveau de la queue de l'avion. Il lui suffisait de tendre la

main pour en arracher la gouverne. En faisant vite, elle pouvait sans doute y arriver. Il ne fallait pas rater la prise, elle n'aurait droit qu'à un seul essai, si elle ne voulait pas s'écraser contre sa cible. Elle hésitait à se lancer lorsque les deux autres zéros surgirent dans son dos et ouvrirent le feu.

Le Beechcraft allait trop vite. Leotie n'était pas une spécialiste des engins volants, mais elle sentait que quelque chose clochait. Le pilote aurait dû sûrement agir, freiner l'avion, couper les moteurs, bouger... Mais il restait immobile à regarder la montagne leur foncer dessus à pleine vitesse.

Lorsqu'elle commença à avoir vraiment peur, elle posa la main sur l'épaule du soldat pour le secouer... Et la tête de l'aviateur tomba soudain sur le tableau de bord, l'homme poussant un dernier soupir. Avec un frisson glacé de terreur, elle comprit que c'était la fin, qu'ils étaient perdus.

Instinctivement, elle se mit en transe et en appela aux forces de la terre, à la neige de la montagne. L'avion arrivait juste à l'entrée du cimetière, volant à peine à quelques mètres de la surface. Si près du sol, elle sentit son énergie revenir. De plus, la puissance du lieu démultipliait la sienne, la renforçait puissamment. Elle laissa son pouvoir agir par réflexe.

Brusquement, toute la bande de terre se souleva comme si elle venait d'exploser, une tourmente de glace envahissant tout l'espace devant l'appareil en perdition. Dans une puissante déflagration, toute une partie de la montagne vibra, déversant sur le cimetière des tonnes de neige tombant des pentes situées au-dessus.

L'avion, ses hélices tournant toujours, s'enfonça presque au ralenti dans une énorme barrière de cristaux en suspension. Les moteurs hoquetèrent et se turent, leur admission

remplie d'eau tout juste fondue. La neige, agissant comme un gigantesque coussin, ralentit légèrement la course folle de l'engin. Dans le crissement de la glace sur les ailes, le Beechcraft plongea.

Sa roue avant toucha le sol, rebondit, se reposa. Les trains principaux prirent eux aussi contact avec la montagne. L'avion roula quelques mètres, encore bien trop vite pour s'arrêter avant la falaise. Lorsque le train avant heurta une pierre, le métal glacé par le froid et la neige se brisa avec un sourd grondement.

Leotie sentit un instant le plancher s'effacer sous elle avant de tomber à la renverse, secouée dans tous les sens par les rebonds du nez s'écrasant sur la terre. Dans un grondement de tonnerre, l'appareil accidenté continua sa course cahotante fortement freinée. Finalement, le nez s'encastra dans les rochers éboulés au pied de la falaise, mais suffisamment lentement pour que Leotie, roulant toujours à terre, ne soit pas blessée par le choc. Dans un bruit de ferraille torturée, l'épave stoppa en glissant de travers, son aile droite s'appuyant contre la pente.

Se relevant d'un bond, Leotie se pencha sur le pilote. Il était clairement mort. S'il n'avait pas été tué par sa blessure, le choc l'avait achevé, son torse enfoncé sur le manche. Les yeux ouverts, il paraissait regarder les roches et la neige qui peu à peu se déposait à nouveau sur la carcasse brisée du Beechcraft.

Elle alla vers l'arrière. L'infirmière, les idées un peu remises en place par le crash, se détachait tout en marmonnant.

—Sortir... Il faut sortir. Les avions qui tombent explosent... Ils flambent, oui, j'ai vu, une fois, des brûlés... Horrible !

Leotie suivit la femme qui manœuvrait maladroitement les commandes de la porte pour descendre l'échelle. Elle

l'aida et elles quittèrent rapidement l'épave en titubant. Au-dessus d'elles, des bruits de tirs en rafales et une lourde explosion montraient l'intensité du combat aérien.

Gabrielle tenta d'éviter les tirs des deux autres avions, mais elle n'était pas en position de leur échapper sans heurter le premier. Elle sentit le métal de son scaphandre résister aux premiers impacts, soutenir les chocs sans laisser les projectiles le traverser. Mais la puissance des armes était telle qu'elle fut propulsée par la force des coups. Elle dépassa sa cible, tournoyant sans pouvoir contrôler sa trajectoire. Elle aperçut le visage du pilote se tourner vers elle, un air d'incompréhension envahissant sa figure.

Puis la tête du Japonais explosa, projetant une myriade de points rouges sur le verre du cockpit, juste avant que celui-ci s'éparpille en fragments. Froidement, les deux autres zéros vidaient les munitions sur Gabrielle, sans tenir compte de la présence de leur camarade dans leur ligne de tir. Le moteur de l'avion hoqueta, s'arrêta, puis tout l'engin s'embrasa d'un coup, transformé en une boule de feu d'un jaune orangé qui engloba Gabrielle, la masquant à ses poursuivants.

Elle se crispa une seconde, persuadée d'être rôtie dans la fournaise, mais là encore, la protection de son armure fit un miracle. Elle profita de cet instant de tranquillité pour se redresser et descendre vers le sol, espérant qu'à terre elle trouverait un abri. Elle chercha l'avion de son père, mais le calme était retombé sur la montagne et le Beechcraft avait disparu. À moins que ? Un nuage de poussière flottait au-dessus d'une bande de terre plane. Elle s'en rapprocha, recherchant une trace, un indice, tout en zigzaguant pour échapper à ses poursuivants.

Ceux-ci étaient des pilotes aguerris, rompus aux tactiques aériennes. Ils ne se laissèrent pas manœuvrer et

continuèrent de cribler le ciel de leurs balles. Finalement une rafale fit mouche, frappant juste. Elle sentit quelque chose craquer contre sa poitrine, un choc contre son sein droit tandis que les balles la frappaient comme une averse.

Elle repartit en vrille, mais cette fois elle entendit clairement le régime des réacteurs baisser lentement, le sifflement des compresseurs ralentissant pour finir par stopper dans un gémissement presque humain. Elle tombait comme une pierre, les fonctions de son armure se déconnectant les unes après les autres. Au-dessus d'elle, les Japonais refirent un passage, cherchant à lui donner le coup de grâce. Ce fut la dernière chose qu'elle vit avant que le casque ne s'éteigne, la plongeant dans l'obscurité.

Annie courait, tirée en avant par l'Indienne qui ne cessait de l'exhorter à avancer. Pourtant, cela ne servait à rien, elles allaient toutes les deux mourir ici, dans cette montagne désolée. Si les Japonais ne parvenaient pas à les descendre comme des lapins, le froid aurait raison de leur résistance avant que le soleil ne se lève.

Elles avaient abandonné leurs affaires dans l'avion. Si elles ne retournaient pas là-bas chercher des couvertures, elles gèleraient ; leurs manteaux n'offrant pas une protection suffisante. Mais l'épave formait une cible de choix pour les assaillants ; et le risque d'explosion était trop important. Elles n'avaient aucune chance, quoi qu'elles fassent...

Soudain, elle sentit que quelque chose n'allait pas. Elle pressentait un danger, une terrible menace qui arrivait sur elles, inévitable. Cela n'avait rien à voir avec les avions de chasse, c'était une horreur insidieuse, mortelle. Elle s'arrêta, se tourna vers le nord. Elle sentit la terreur l'envahir et se mit à hurler, encore plus fort que pendant le vol.

Gabrielle chutait. Elle était dans un cercueil de métal, ne pouvant plus bouger, sur le point de s'écraser. Elle espérait seulement que son père et les deux passagères s'en étaient sortis, qu'elle ne soit pas morte en vain...

Alors, elle eut l'impression qu'une main géante la prenait dans sa paume et la lançait en l'air, la secouant comme un jouet d'enfant, incapable de discerner où étaient le haut et le bas. Elle sentit vaguement qu'elle touchait rudement le sol, une pente raide sur laquelle elle glissa et dérapa, les cailloux et la terre freinant sa course folle.

Leotie sentit comme un hurlement secouer toute la nature autour d'elle. C'était une forme perverse de viol, une brûlure honteuse, une souillure au plus profond de la Mère. Elle regarda vers le nord et le nouveau soleil qui semblait s'y lever au milieu de la nuit. Sur l'horizon, là où s'était tenue la base militaire, se dessinait une sorte de boule de lumière pure au centre d'un champignon d'un orange malsain, plus haut que la montagne.